3 1761 08265670 3

Désaugiers, Marc Antoine
Madeleine
Le retour des lys

PQ
2218
D73R4

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/leretourdeslyspr00ds

LE

RETOUR DES LYS.

LE RETOUR DES LYS,

A PROPOS

En un Acte et en Vaudeville,

A L'OCCASION

de l'entrée de Sa Majesté

LOUIS XVIII à Paris;

PAR MM. DESAUGIERS ET GENTIL.

A PARIS,

Chez les Marchands de Nouveautés.

DE L'IMPRIMERIE DE GILLÉ.

1814.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DESJARDINS, *vieux propriétaire.*	M. Bosquier Gavaudan.
GABRIELLE, *sa fille.*	Mlle Pauline.
LA MÈRE THIERRY, *villageoise.*	Mme Baroyer.
LUCAS, *son fils.*	M. Brunet.
GLAUBER, *médecin du village.*	M. Potier.
LA FRANCE, *vieux jardinier de M. Desjardins.*	M. Tiercelin.
ÉDOUARD.	M. Aubertin.
JULIEN.	M. Cazot.
BABET.	Mlle Virginie.
LUCETTE.	Mlle Adèle.
LOUISON.	Mlle Maria.
PAULINE.	Mlle Mariani.

VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

LIBRARY
OCT 14 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

La scène se passe à Surène.

Le théâtre représente un paysage. D'un côté est la maison de M. Desjardins; de l'autre celle de la mère Thierry.

PQ
2218
D73R4

LE RETOUR DES LYS.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHOEUR DE JEUNES FILLES.

AIR : *Quel désespoir !*

Quel désespoir !
J'n'ons plus qu'un garçon dans l'village ;
Quel désespoir !
L'moyen à présent d'nous pourvoir.

BABET.

Adieu mon mariage....
Ce n'était pas oui dà
La peine d'êt' si sage....
Pour n'en avoir que ça.

TOUTES.

Quel désespoir ! etc.

LUCETTE.

Mais dites-moi donc un brin où c'qu'ils prétendent en v'nir, et c'qu'ils veulent que j'fassions toutes seules à Surêne ?

LOUISON.

Ne nous laisser dans l'pays que ce pauvre Lucas qui n'vaut pas une chiquenaude.

BABET.

Pardi ! c'est ben heureux pour lui, sans ça on l'aurait trouvé bon.

LOUISON.

Enfin faut les remercier de nous avoir laissé un garçon. Il y en aura toujours une d'mariée.

AIR : *Ça fait toujours plaisir.*

(*A part.*) Ah! si j'pouvais lui plaire!

LUCETTE (*à part.*)

Ah! s'il pouvait m'aimer!

PAULINE (*à part.*)

Il me r'marqu'ra j'espère.

LOUISON (*à part.*)

J'vas tâcher d'l'enflammer.

TOUTES.

Lorsque gn'a plus qu'un homme
Que l'on puisse choisir,
Laid ou beau, c'est tout comme....
Il faut savoir l'saisir....
Ça fait (*bis*) toujours plaisir.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTES, LA MÈRE THIERRY.

LA MÈRE THIERRY.

Je n'peux pas t'nir en place. J'vas, j'viens, j'entre, je sors, je m'asseois, je m'lève et tout ça sans savoir ce que je fais.... Ayez donc des fieux à c't'heure!... que d'peine ça vous donne! que d'soucis! queu d' tintoin!... mais je n'dois pas en vouloir à c'cher enfant.... tout ça n'est pas de sa faute, c'est moi qui suis une sotte, de ne pas l'avoir fait fille, quand il en était encore tems! je n'serais pas à savoir s'il partira ou s'il ne partira pas.

TOUTES LES JEUNES FILLES.

Que dites-vous donc là, mère Thierry? Est-ce que Lucas doit partir?

LA MÈRE THIERRY.

N'm'en parlez pas, j'n'en on pas fermé l'œil de la nuit.

BABET.

En v'la ben d'une autre.

LA MÈRE THIERRY.

AIR : *Du vaudeville de Partie carrée.*

Vouloir, morgué! faire un soldat d'un' souche,
Qui d'un fusil n'a jamais connu l'poids!
Avant d'avoir déchiré sa cartouche,
Il aura l'tems d'êt' tué vingt fois.
N'rêver jamais que bataille et victoire,
J'sentons ben qu'ça peut faire honneur;
Mais moi, ma d'vise est : un peu moins de gloire,
Un peu plus de bonheur. (*ter.*)

BABET.

Et quand est-ce qu'il partira?

LA MÈRE THIERRY.

Aujourd'hui.... c'est l'ordre, il va passer tout à l'heure à la visite du médecin et v'la c'qui m'tourmente.

LUCETTE.

Il me semble que monsieur le Docteur l'a déjà fait réformer deux fois.

LA MÈRE THIERRY.

Oui, mais il était si chétif alors....

LOUISON.

M'est avis qu'il n'est guères plus vaillant à c't'heure.

LA MÈRE THIERRY.

C'est vrai, mais il a un an d'plus; heureusement v'la trois jours que je l'mets à la diète....

TOUTES.

A la diète!... c'est pour l'achever.

PAULINE.

Comment donc qu'il est à présent?

LA MÈRE THIERRY (*Voyant arriver Lucas.*)

Dam, t'nez.... comme vous voyez.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LUCAS, *extrêmement pâle et maigre.*

LUCAS.

Dites-donc, ma mère, à quelle heure que monsieux l'Docteur doit m'dire comment je m'porte?

LA MÈRE THIERRY.

A dix heures.

LUCAS.

V'la qui vas les être.

LA MÈRE THIERRY.

Dites-moi un peu dans quel corps de l'armée on ferait entrer une mauviette comme ça.

LUCAS.

Dans qu'eu corps? j'n'en sais rien; mais ce que je sais bien, c'est que, depuis trois jours, il n'est rien entré dans le mien. Si j'cassais ben vîte un' croûte sous l'pouce.

DA MÈRE THIERRY.

Pas de ça, pas de ça. Après la visite.

LUCAS (*montrant que sa veste est large.*)

Mais voyez donc un peu....

LA MÈRE THIERRY.

N'y a pas de mal. J'sommes dans un moment où il vaut mieux faire pitié qu'envie.

LES JEUNES FILLES.

Ah ! mère Thierry, laissez-lui prendre quelque chose.

LA MÈRE THIERRY.

Non, non, non, non, j'vous dis, après la visite.

LUCAS.

AIR : *Verse encor.*

En ce cas
J'm'en vas, j'm'en vas, j'm'en vas,
Savoir si des soldats
Je grossirai le nombre ;
Et pour ça, pour ça, pour ça, pour ça,
S'il ne leur faut qu'une ombre,
J'dis que j'suis bon là.

UNE JEUNE FILLE.

Aim' tu les gâteaux ?

UNE AUTRE.

Aim' tu mieux la galette ?

UNE AUTRE.

Aim' tu les pruneaux ?

UNE AUTRE.

Aim' tu les abricots ?

TOUTES.

Viens-t'en, mon garçon ;
Viens-t'en vîte en cachette,
Prendre à la maison
Quelque chose de bon.

LUCAS.

Non, j'm'en vas, (4 *fois.*)
Savoir si des soldats
Je grossirai le nombre,
Et pour ça, (4 *fois.*)
S'il ne leur faut qu'une ombre,
J'dis que j'suis bon là.

LES JEUNES FILLES.

Pauv'Lucas ! (4 *fois.*)
J'vois ben que des soldats
Tu vas grossir le nombre !
Pauv' Lucas, (4 *fois.*)
J'vas dev'nir comme une ombre
Quand tu partiras.

(*Elles sortent avec Lucas.*)

SCÈNE IV.

LA MÈRE THIERRY, GABRIELLE.

GABRIELLE *accourant.*

Ah! madame Thierry, qu'est-ce que j'ai donc entendu? est-ce que Lucas va partir?

LA MÈRE THIERRY.

Ah ma pauvre Gabrielle, j'en ons bien peur, ça dérangerait furieusement nos petits projets, n'est-ce pas?

GABRIELLE.

Ah! mon dieu! mon dieu! depuis hier, je n'apprends que des malheurs.

LA MÈRE THIERRY.

Qu'est-ce qu'il y a donc encore?

GABRIELLE.

Vous savez comme mon père a la manie des fleurs?...

LA MÈRE THIERRY.

Sûrement, puisqu'il n'a pas planté autre chose dans ses quatre arpens de jardin, qui pourtant auraient pu lui être d'un ben joli revenu. Mais que veux-tu? c'est un vieux militaire, il a un petit bien-être assuré qui suffit à son entretien et à celui de sa fille, et alors ce brave homme est heureux de se reposer au milieu des fleurs, de ses anciennes fatigues. C'est ben naturel.

GABRIELLE.

Ah! ce n'est pas de ça que je lui en veux. Je les aime aussi moi, les fleurs.

LA MÈRE THIERRY.

En ce cas, de quoi te plains-tu? car il en a d'tous les pays.

GABRIELLE.

Oui, mais vous savez qu'il lui en manque une, et qu'il aime beaucoup.

LA MÈRE THIERRY.

Ah! oui, v'la déjà long-tems qu'il m'en parle: c'est c'lys d'si belle espèce, pas vrai?

GABRIELLE.

Eh mon dieu! oui.

LA MÈRE THIERRY.

Dam! c'est que c'est une belle belle fleur qui malheureusement est devenu trop rare.

AIR: *Du pot de fleurs.*

Comm' sa taille majestueuse
S'élevait au-d'sus d'tout' les fleurs,
Un jour d'une tempête affreuse,
Le lys éprouva les fureurs;
L'ouragan sur une autre terre
Transporta tous ses beaux r'jettons;
Mais par bonheur on croit que nous pourrons
Les retrouver en Angleterre.

GABRIELLE.

En Angleterre?... Est-ce bien loin d'ici, madame Thierry?

LA MÈRE THIERRY.

Ah dam! oui.

GABRIEELE.

Ah! tant pis. J'aurais dit à Lucas d'y aller ben vîte.

LA MÈRE THIERRY.

Pourquoi donc ça?

GABRIELLE.

Parce que mon père a dit hier à M. Glauber, le médecin de Surêne, qu'il ne don-

nerait ma main qu'au premier qui lui apporterait ce lys qu'il aime tant, et que là Lucas aurait été à même d's'en procurer.

LA MÈRE THIERRY.

Pauvre enfant! ell's'imagine qu'on va à Londres comme à Pantin.

GABRIELLE.

C'est égal, j'vas toujours lui en parler.... où est-il vote fils, madame Thierry?

LA MÈRE THIERRY.

Il est allé passer à la visite du Docteux, pour savoir s'il partira ou non.

GABRIELLE.

Du Docteux?... Oh ben! vous pouvez le r'garder comme parti....

LA MÈRE THIERRY.

Pourquoi donc ça?

GABRIELLE.

Parce que ce maudit médecin est amoureux de moi, et que comme Lucas est l'seul garçon qui reste dans l'village, il se croira après son départ plus sûr de la préférence.

LA MÈRE THIERRY.

Comment? tu crois qu'il serait capable....

GABRIELLE.

Lui? si vous saviez tout ce qu'il m'a dit hier.

LA MÈRE THIERRY.

Oh ben! je vais le voir, moi.

GABRIELLE.

Ah! oui, madame Thierry, voyez-le.

LA MÈRE THIERRY.

Je lui parlerai.

GABRIELLE.

C'est ça, parlez-lui.

LA MÈRE THIERRY.

Je le prendrai par l'amitié.

GABRIELLE.

Prenez-le par l'amitié.

LA MÈRE THIERRY.

Par l'intérêt.

GABRIELLE.

Par l'intérêt.

LA MÈRE THIERRY.

Par la menace.

GABRIELLE.

Par la menace, enfin, faites comme vous voudrez, pourvu que Lucas nous reste.

LA MÈRE THIERRY.

Sois tranquille.... il faudra ben qu'il arrange cette affaire là ou sinon....

(Elle sort précipitamment.)

SCÈNE V.

GABRIELLE *(seule.)*

Bah! je parie ben que tout ce qu'elle dira et rien, ce sera la même chose, car j'n'osons plus croire au bonheur, v'la si long-tems que nous marchons de guignon en guignon.... Qu'est-ce que nous avons donc fait au ciel pour être si malheureux?

AIR: *Tout ça passe en même tems.*

Tous les jours et d'tout côté,
On murmure, on jure, on peste,

On n'peut sans être arrêté
Dire un mot ni faire un geste.
Pauvres gens qu'l'impôt moleste,
Parens qui perd' leurs enfans,
Garçon qui part, fill' qui reste,
Tout ça pleure (*ter*) en même tems.

Ah! qu'il s'ra joli ce jour,
Où, si long-tems attendue,
La paix enfin de retour,
Nous f'ra dire, l'âme émue :
L'laboureur près d'sa charrue,
Les vieillards près d'leurs enfans,
L'fiancé près d'sa prétendue,
Tout ça chante (*ter*) en même tems.

SCÈNE VI.

GABRIELLE, LA FRANCE.

LE PÈRE LA FRANCE, (*ses outils sur l'épaule.*)

Ouf!

GABRIELLE.

Ah! c'est vous, père la France.

LE PÈRE LA FRANCE.

Oui, mamselle.

GABRIELLE.

Vous v'la bien fatigué.

LE PÈRE LA FRANCE.

Dame, mamselle, c'est qu'j'ons beau arroser des jardins, tout n'est pas rose dans not'état.

GABRIELLE.

Surtout depuis qu'il n'y a plus de jeunes gens dans le village pour vous aider.

LE PÈRE LA FRANCE.

C'est vrai que c'te diable de.... Comment donc qu'ils appellent ça, de proscription, nous a enlevé.

GABRIELLE.

Dites donc conscription.

LE PÈRE LA FRANCE.

Hé ben! proscription, conscription, est-ce que c'est pas la même chose, tant ia enfin qu'all'nous a raflé tout' not' plus belle jeunesse, excepté s'tapendant le p'tit Lucas.

GABRIELLE.

Lucas.

LE PÈRE LA FRANCE.

Eh oui! le fils de la mère Thierry, dont m'est avis qu'vous vous soucissez ben plus qu'd'tous les ceux qui sont partis.

GABRIELLE.

Qu'est-ce qui vous a donc dit ça?

LE PÈRE LA FRANCE.

Personne donc. Est ce que j'n'ons pas des yeux pour entendre et des oreilles pour voir c'qui s'passe, témoin l'autre jour derrière c't'haie qu'est l'long du plan d'asperges, où c'que j'l'ons vu vous baiser la main.

GABRIELLE.

Chut! n'en dites rien.

LE PÈRE LA FRANCE.

C'est dit.

GABRIELLE.

Comment! c'est dit!...

LE PÈRE LA FRANCE.

C'est dit que j'en dirai rien.... mais c'est seulement pour vous faire voir qu'on n'm'en conte point à moi, parce que, voyez-vous, j'sis un vieux renard....

GABRIELLE.

Hé bien, oui, oui.... mais puisque vous savez tout, dites-moi donc, monsieur la France, vous pourriez peut-être me rendre un grand service.

LE PÈRE LA FRANCE.

Parlez, mamselle, pour une jolie p'tite meine comme ça gna rien qu'j'n'fasse (*à part*) à queu-q'chose près quoique ça....

GABRIELLE.

Imaginez-vous que mon père qui, comme vous le savez, a la manie des fleurs, a promis ma main à celui qui lui apporterait le lys qui manque à sa collection.

LE PÈRE LA FRANCE.

C'est vrai qu'ça nous manque, et c'est dommage, car ça vous r'pare joliment un jardin, oui.

GABRIELLE.

Et je serais si contente que ce fût Lucas qui fît cette trouvaille là.

LE PÈRE LA FRANCE.

Ah! j'crais ben.... mais quoiqu'vous voulais que j'fass à ça, moi.

GABRIELLE.

Est-ce que, comme jardinier, vous ne pourriez pas lui indiquer où il pourrait se procurer cette belle fleur là.

LE PÈRE LA FRANCE.

Ah ben oui!...

AIR : *Du verre.*

Si c'te fleur pouvait se r'trouver,
Y'a ben long-tems, j'vous l'certific,
Qu'jaurions eu soin d'la cultiver,
De d'puis que j'en avons l'envie;

Avec çà qu'v'la tems désiré,
Où, sans être arrosé d'eun' larme,
L'terrain est si ben préparé,
Que l'lys y viendrait comme un charme.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, M. DESJARDINS.

DESJARDINS, *à La France.*

Que parles-tu de lys? est-ce que tu en aurais trouvé ?

LE PÈRE LA FRANCE.

Ça f'rait sûrement ben plaisir à la France, not'maître, mais j'nons pas eu c'bonheur, j'parlions tant seulement d'la promesse qu'vous avez faite de donner la main de mamselle Gabrielle à c'ti là qui vous apporterait c'te belle fleur.

DESJARDINS.

Oui, morbleu! je le promets encore, et je ne croirai pas trop payer de la main de ma fille un cadeau comme celui-là.

GABRIELLE.

Mais, mon père, si celui qui vous l'apporterait n'était ni beau, ni jeune, ni aimable.

DESJARDINS.

Mademoiselle, vous devez toujours trouver beau, jeune et aimable, celui qui fait un si grand plaisir à votre père.

LE PÈRE LA FRANCE.

Quoiqu'vous avez donc là not'maître?

DESJARDINS.

Est-ce que ne voilà pas la saison de planter?

LE PÈRE LA FRANCE.

Ma fine, c'est vrai.

DESJARDINS.

C'est une fleur étrangère que je viens d'acheter.

LE PÈRE LA FRANCE.

Eh bien! not'maître, si vous plantiez ça à la place du lys qui vous manque.... En attendant seulement....

DESJARDINS.

Non pas, non pas, je m'en garderais bien.

AIR : *Quelque chemin que tu prennes.*

De mon jardin héréditaire
Le lys fut la première fleur;
Long-tems cultivé par mon père,
Que de droits il a sur mon cœur!
Un malheur l'a fait disparaître;
Mais je ne veux rien déranger;
A la place qui l'a vu naître
Il ne faut rien d'étranger.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LUCAS *(en habit d'uniforme très large, et un fusil.)*

LUCAS, *entre en chantant l'air connu, et pleurant.*

Oui, je sui soldat, moi,
Je sers ma patrie;
Pour la France et pour.....

GABRIELLE.

Comment, Lucas, c'est vous?

DESJARDINS.

Tu pars donc décidément?

LUCAS.

Il le faut bien, puisque je suis le contingent du village.

LE PÈRE LA FRANCE.

Ils n'en laisseront pas un.

GABRIELLE, *à Lucas, en pleurant.*

Vous partez?

LUCAS.

N'pleurez donc pas comme ça, vot'papa qui vous regarde.

GABRIELLE, *riant et pleurant tout à-la-fois.*

Ah! vous partez?...

DESJARDINS.

Tu n'as pas l'air très-content d'être sous cet habit là.

LUCAS.

Vous voyez ben le contraire, puisque j'danse dedans.

DESJARDINS, *à Lucas.*

Mais c'fusil, sauras-tu bien le manier?

LUCAS, *jouant avec sa baïonnette dont il se pique.*

Tout comme un autre, et je m'en pique.... *(La crosse de son fusil va en glissant heurter le pied du père La France, qu'il manque de faire tomber.)* Ce n'est pas l'embarras.

AIR: *Dans la paix et l'innocence.*

J'sens qu'à manier la charrue
J'aurions encor pus d'plaisir,
Vû que voyez-vous c'qui tue
N'vaut pas c'qui sert à nourrir;
Et s'il faut dire c'que j'pense,
J'aimons encore mieux, jarni,
Donner des vivr' à la France,
Que les couper à l'enn'mi.

DESJARDINS.

Il a parbleu raison.

LE PÈRE LA FRANCE.

J'ons toujours dit que c't'enfant là n'était pas si bête qu'il en avait l'air.

LUCAS.

Vous êtes ben honnête, père La France.

GABRIELLE.

Et quand partez-vous, monsieur Lucas?

LUCAS.

Ils disent que c'est pour à c'soir.

GABRIELLE, *pleurant encore.*

Sitôt que ça?

LUCAS, *bas à Gabrielle.*

Prenez-donc garde, c'est des bétises.

DESJARDINS.

Sois tranquille, mon garçon, j'ai dans l'idée que tu n'iras pas loin.

LUCAS ET GABRIELLE.

Comment? { je n'irai / il n'ira } pas loin?

DESJARDINS.

Non.

AIR de Ninon chez madame de Sévigné (*Et les maris de la province*).

C'est dans les plaines de Champagne,
Où croît le plus doux des nectars,
Que de ta première campagne
Tu t'en vas courir les hazards.
Mais je doute fort que la guerre
Dure long-tems dans ce pays,
Et la raison en est bien claire,
Car le bon vin fait les amis.

TOUS, *excepté Gabrielle.*

Oui, le bon vin (*bis.*) fait les amis.

Oui, morbleu! je fais la gageure
Que si de ce pays divin,
Nos ennemis, par aventure,
S'avisent de boire le vin,
Bientôt, oubliant nos querelles,
Ils viendront au sein de Paris,
Nous prouver, par des nœuds fidèles,
Que le bon vin fait les amis.

Allons, dis donc comme nous, ma fille.

GABRIELLE, *pleurant.*

Oui, le bon vin fait les amis.

TOUS.

Oui, le bon vin (*bis.*) fait les amis.

LE PÈRE LA FRANCE.

Vous pleurez, mamselle ?

LUCAS, *bas à La France.*

Taisez-vous donc, père La France.

DESJARDINS.

Elle est si sensible ! elle a pleuré comme cela pour tous les garçons qui sont partis.

GABRIELLE.

Moi, mon père ! oh ! mon dieu non.

DESJARDINS.

Il ne faut pas en rougir, ma fille; ce chagrin là fait l'éloge de ton cœur.

LE PÈRE LA FRANCE.

C'est vrai que si ça continue encore un an, il ne restera plus que des marmots et des barbons.... la jolie perspective pour les filles.... Ah ! mon dieu ! qu'est-ce qui m'aurait dit ça, il y a seulement cinquante ans?....

AIR : *Cahin, Caha.*

Dans ma jeunesse,
Quand un garçon naissait,
Sans crainte il grandissait,
Puis il s'établissait,
Puis en r'pos il jouissait,
Puis il mourait d'vieillesse ;
Aujourd'hui ce n'est plus cela,
Qu'des garçons nous viennent,
Crac, les lois les r'tiennent,
A seize ans les prennent,
Au diable l' s'emmènent !
Aussi tout va
Cahin, caha,

TOUS.

Aussi tout va
Cahin, caha.

DESJARDINS.

Ah ça! La France, viens me dire où je dois placer ces fleurs pour qu'elles viennent bien.

LE PÈRE LA FRANCE.

Oui, not'maître *(voyant que Desjardins prend les pots de fleurs)*, n'vous donnez pas la peine, j'vas les porter, c'est mon métier ça.

DESJARDINS.

Je ne te dis pas adieu, Lucas, nous te reverrons avant ton départ.

LUCAS.

Pardi, est-ce que je partirais sans prendre congé de vous.... et de mademoiselle Gabrielle.

(Desjardins entre le premier, Lucas baise la main de Gabrielle qui le suit.)

LE PÈRE LA FRANCE, *riant.*

Eh ben! eh ben! ça!...

AIR: *Qui me tient au cœur.*

Mais voyez donc la sournoise,
Comme elle r'çoit là
Le baiser qu'on l'y dégoise
Derrière l' papa.
Morguenne! il n' nous trompe guères,
L' vieux mot qu'est d'avis,
Que rien n'y voit moins qu' les pères,
Après les maris.

(Il rentre chez Desjardins.)

SCENE VIII.

LUCAS, LE DOCTEUR, TOUTES LES JEUNES FILLES DU VILLAGE.

LES JEUNES FILLES.

AIR: *Il faut partir, ô peine extrême.* (du Tableau parlant.)

Il va partir! ô peine extrême! (*bis.*)
Si vous saviez combien je l'aime!

LE DOCTEUR.

Il part, (*bis.*) la loi le veut ainsi.

GABRIELLE.

Hélas!

LES FILLES.

Soyez sensible.

LE DOCTEUR.

C'est impossible.

LES FILLES.

Hélas! sans lui que faire ici!
Pour nous quelle douleur cruelle!
De le voir s'éloigner ainsi!

LE DOCTEUR.

Il le faut, il le faut, la loi le veut ainsi.

ENSEMBLE.

GABRIELLE.

Ah! quel chagrin pour Gabrielle!
De le voir s'en aller ainsi!

LE DOCTEUR, *à Gabrielle.*

Consolez-vous, consolez-vous, ma toute belle,
Consolez-vous, je reste ici.

TOUTES.

Hélas! sans lui que faire ici!

LUCAS.

Pourquoi vous chagriner ainsi?

DESJARDINS, *appelant Gabrielle.*

Eh bien! Gabrielle, que diable fais-tu donc?

GABRIELLE.

Rien, mon père, c'est que....

LE DOCTEUR, *la retenant.*

Un seul mot, et je vous laisse aller.

(Il chante sur l'air connu.)

Charmante Gabri. . . . .

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Lachez-moi donc, monsieur; vous n'entendez donc pas que mon père m'appelle.

LE DOCTEUR.

J'entends fort bien; c'est vous, petite méchante, qui ne voulez pas m'entendre, mais je n'en aurai pas le démenti.

(Il recommence et elle s'échappe.)

Charmante Gabri. . . . .

Elle.... elle s'échappe; mais je la poursuis, et il faudra bien..... *(Il va pour sortir.)*

SCÈNE IX.

LE DOCTEUR, LES VILLAGEOISES,
(Toutes le tirant par l'habit.)

BABET.

Nous ne vous quittons pas que vous n'ayez fait réformer ce pauvre Lucas.

TOUTES.

Oui, oui, il le faut.

LE DOCTEUR.

Ah ça! mais on dirait vraiment qu'il leur a promis de les épouser toutes.

LOUISON.

Pardi, c'est peut-être vous qu'il épousera.

LE DOCTEUR.

Je ne le présume pas, mais vous êtes donc bien pressées, que vous ne puissiez pas attendre son retour.

PAULINE.

Qu'est-ce qui vous dit que nous le reverrons à Surêne? Vous savez, mieux que personne, que les gens que vous faites partir ne reviennent jamais.

BABET.

Et puis, d'ailleurs, qui est-ce qui nous fera le soir des contes pour rire comme il nous en faisait.

LE DOCTEUR.

Eh! parbleu, la mère l'Oie.

BABET.

Qui est-ce qui ira nous dénicher des merles?

LE DOCTEUR.

Vos petits frères.

UNE AUTRE.

Qui est-ce qui nous jouera du flageolet pour nous mettre en train.

LE DOCTEUR.

Le serpent de la paroisse.

LUCETTE.

Et qu'est-ce qui nous fera sauter.

LE DOCTEUR.

Le vin du pays, que diable; vous voyez bien qu'il y a remède à tout.

BABET.

Oui, vous le prenez comme ça? Eh bien! si vous faites partir le seul garçon qui nous reste,

si nous ne rions, si nous ne chantons plus, si nous ne dansons plus, et si nous ne trouvons plus à nous marier, nous tombons chez vous, nous cassons vos vîtres, nous brisons vos meubles, nous brûlons vos perruques et nous vous forçons à nous épouser toutes. *(Elles tombent sur lui, le battent, le pincent et font voler la poudre de sa perruque, et s'en vont.)* Adieu !

LE DOCTEUR.

Au diable.

SCÈNE X.

LE DOCTEUR *seul, rajustant sa perruque en toussant.*

A-t-on jamais vu des têtes comme celles-là ? oublier le respect dû à mon caractère pour un.... mioche qui partira, quoiqu'elles disent, parce qu'il se trouve seul.... *(Il tousse)* c'est la coqueluche.... *(Il tousse encore)* c'est la coqueluche.... du village.... mais on vous apprendra, mon beau monsieur, à aller sur mes brisées. Un manant prendre de pareilles licences avec un membre de la Faculté, un mauvais petit faucheur vouloir couper l'herbe sous le pied à un fils d'Esculape !... Ceci passe l'ordonnance.... Non, non, il évacuera le pays.

AIR : *Du vaudeville de Boursault.*

A peine quittant leurs nourrices,
Ces misérables myrmidons,
De la ville ont déjà les vices,
Et font les petits céladons.
Un semblable dévergondage
Est fait pour donner de l'humeur,
Et de ces drôles mon honneur
Veut que je purge (3 *fois.*) le village.

SCÈNE XI.

LE DOCTEUR, LA MÈRE THIERRY.

LA MÈRE THIERRY, *accourant.*

Où est-il, où est-il ? c'méchant Docteur qui fait partir mon fils.

LE DOCTEUR.

La mère Thierry ? elle crie ! . . . mais c'est comme si elle chantait.

LA MÈRE THIERRY.

Ah ! vous v'la donc....

LE DOCTEUR.

Doucement, doucement, s'il vous plaît.

LA MÈRE THIERRY.

Il n'y a pas de douceur qui tienne; rendez-moi mon fils, ou vous allez savoir ce que c'est qu'une mère.

LE DOCTEUR.

Je ne connais de maire que celui de ma commune, et j'ai dû me conformer à ses intentions.

LA MÈRE THIERRY.

Ses intentions ne sont pas que l'on fasse partir un pauvre jeune homme qui n'a pas seulement la force de porter son fusil.

LE DOCTEUR.

Il se porte bien.

LA MÈRE THIERRY.

Il se porte bien ! il se porte bien ! . . . voilà comme ils sont tous ! avec eux on se porte bien quand on veut être malade, et on est malade quand on veut se bien porter.

LE DOCTEUR.

Ah ça ! madame Thierry, pas d'injures, je vous prie....

LA MÈRE THIERRY.

Non, mais c'est que ça m'indigne de voir....

LE DOCTEUR.

Et moi, ça me révolte d'entendre....

LA MÈRE THIERRY.

Dam! voyez-vous, c'est que j'nons que c't'enfant-là, et que j'l'aimons. Eh!... mais, tenez, mettez que j'nons rien dit, et arrangeons cette affaire là.

LE DOCTEUR.

Et que voulez-vous que j'arrange? Est-ce ma faute à moi s'il se porte bien, votre fils.

LA MÈRE THIERRY.

Je sais ben ça, mais.

LE DOCTEUR.

Que n'a-t-il la goutte? des obstructions, une fièvre tierce ou quarte? une fluxion de poitrine? je ne demande pas mieux, moi.... car je l'aime comme vous, moi, cet enfant.

LA MÈRE THIERRY.

Oui, mais vous avez eu la bonté de lui donner, lors des deux dernières levées, un rhumatisme et une fièvre maligne qui l'ont tiré d'affaire.

LE DOCTEUR.

Sans doute, mais vous vous rappelez qu'à cette époque là son extrême maigreur donnait quelque vraisemblance à la chose; depuis il a eu la maladresse d'engraisser au point que....

LA MÈRE THIERRY.

Lui? engraissé!... Eh! mon dieu! où donc avez-vous vu ça?

LE DOCTEUR.

Où j'ai vu ça! où j'ai vu ça!... Écoutez, vous dites ce que vous devez dire, et moi, je fais ce que je dois faire. Je sais qu'il est pénible, cruel pour une bonne mère d'avoir un fils qui n'a ni infirmité, ni incommodité, ni.... qui jouit enfin de la plus parfaite santé.... c'est certainement on ne peut pas plus douloureux. Mais malheureusement il est dans un état de force et d'embonpoint auquel il n'y a pas de remède.

LA MÈRE THIERRY.

Cependant, si vous vouliez vous en mêler.

LE DOCTEUR.

Impossible.

LA MÈRE THIERRY.

Mais, avec un peu de bonne volonté, il me semble.

LE DOCTEUR.

Il me semble, il me semble que je vous en ai assez dit pour....

LA MÈRE THIERRY.

C'est donc votre dernier mot?

LE DOCTEUR.

Oui.

LA MÈRE THIERRY.

Eh bien! voici le mien.

DUO.

AIR: *Du Médecin malgré lui.*

LA MÈRE THIERRY.

Vous n'li fait' prendre le mousquet
Que pour l'éloigner d' Gabrielle.

LE DOCTEUR.

Aurais-je besoin, s'il vous plaît,
Qu'il partît pour plaire à la belle?

LA MÈRE THIERRY.

De vot' refus v'la tout l'secret.

LE DOCTEUR.

Eh! qui vous l'a dit?

LA MÈRE THIERRY.

Qui? c'est elle.

LE DOCTEUR.

Ose-t-on mentir à ce point?

LA MÈRE THIERRY.

Non, non, morgué, je n'mentons point.

LE DOCTEUR.

Me calomnier sans scrupule!

LA MÈRE THIERRY.

C'est pour Lucas qu'elle a d' l'amour.
Vous avez beau l'y fair' la cour,
C'n'est pas pour vous que chauffe le four.

LE DOCTEUR.

Il faut être bien hardi pour
Me comparer à ce balour.

LA MÈRE THIERRY.

Aujourd'hui, docteur, à vot' tour,
Y faut avaler la pillule.

LE DOCTEUR.

Savez-vous bien qu'à m'outrager
On peut courir plus d'un danger.

LA MÈRE THIERRY.

J'sais qu'on n'vous voit pas sans danger.
Oui, jarni; mais je m' portons bien;
Criez, jurez, je n'craignons rien.

LE DOCTEUR.

Traiter ainsi pour un vaurien
Un descendant de Galien !
Vous paierez cher cet entretien.

LA MÈRE THIERRY.

Oui, jarnigoi, je m'portons bien ;
Criez, jurez, je n'craignons rien.

SCÈNE XII.

LA MÈRE THIERRY, GABRIELLE.

GABRIELLE.

Mon dieu, mère Thierry, à qui donc en avez-vous pour crier comme ça?

LA MÈRE THIERRY.

Pardine! à ce maudit médecin, qui n'veut rien entendre.

GABRIELLE.

Je vous l'avais bien dit... mais, où est-il donc, c'pauvre Lucas ?

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LUCAS *avec armes et bagages.*

LUCAS.

Le v'la, mamselle....

LA MÈRE THIERRY.

Déjà le sac sur le dos ?

LUCAS.

Et le chagrin dans le cœur. Je viens d'embrasser le village, et je vous ai gardées toutes les deux pour la bonne bouche.

GABRIELLE.

Il n'y a donc pas à en revenir?

LUCAS.

Ah! mon dieu non.... Ainsi....

AIR: *Du premier pas.*

Portez-vous bien, objets de ma tendresse.

LA MÈRE THIERRY ET GABRIELLE.

Il va partir!.... Quel malheur est le mien!

LUCAS.

(*Embrassant Gabrielle.*) (*Embrassant sa mère.*)

Adieu ma mère!.... Adieu chère maîtresse!

LA MÈRE THIERRY ET GABRIELLE.

Ah! loin de toi j'vas mourir de tristesse.

LUCAS.

Portez-vous bien. (*bis.*)

(*On entend le tambour dans le lointain.*)

LA MÈRE THIERRY, GABRIELLE.

AIR: *Du vaudeville des Landes.*

Quel bruit là bas se fait entendre!

LUCAS.

J'crois qu' du rappel c'est le batt'ment.

(*Tambour.*)

LA MÈRE THIERRY, GABRIELLE.

Mon dieu, que va-t-on nous apprendre?

LUCAS.

Qu'il faut partir apparemment.

(*Tambour.*)

LA MÈRE THIERRY, GABRIELLE.

Quelque nouveau malheur nous m'nace.

LUCAS, *regardant vers la coulisse.*

Voyez donc quel rassemblement.

(*Tambour.*)

LA MÈRE THIERRY, GABRIELLE.

V'la qu'tout l'monde accourt sur la place.

LUCAS.

Queu r'muménage ! queu mouvement !

(*Tambour.*)

LA MÈRE THIERRY, GABRIELLE.

On dirait d'un' levée en masse....

LUCAS.

On n'courrait pas si lestement.

(*Tambour.*)

N'bougez pas ; j'm'en vais voir c'que c'est, et je reviens vous l'dire.

LA MÈRE THIERRY.

Prends garde toujours, et ne vas pas t'exposer.

LUCAS.

Laissez donc, c'est bien moi qui.... (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

LA MÈRE THIERRY ET GABRIELLE.

GABRIELLE.

Je n'sais pas pourquoi l'tambour aujourd'hui m'fait moins d'peur qu'à l'ordinaire ? si ça allait être une bonne nouvelle.... Dites-donc, mère Thierry ?

LA MÈRE THIERRY.

Une bonne nouvelle ? ... il serait ben tems.... mais tiens, vois-tu ? je ne crayons plus aux miracles.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

De c' t'éternelle guerre
Quand donc finira l'cours.

GABRIELLE.

Quand verrons-nous sur terre
Briller quelques beaux jours ?

LA MÈRE THIERRY.

Quand r'viendront d' l'abondance
Les doux bienfaits ?

GABRIELLE.

Et quel ange à la France
Rendra la paix ?

(*On entend dans le lointain le chœur suivant.*)

CHŒUR.

AIR : *Vive Henri quatre.*

C'est d'Henri quatre
Le digne rejeton.

LA MÈRE THIERRY, GABRIELLE.

C'est d'Henri quatre
Le digne rejeton.

CHŒUR.

Ce diable à quatre
Nous r'vient dans un Bourbon ;
On n'va plus se battre,
Pour nous quel rev'nant bon.

LA MÈRE THIERRY ET GABRIELLE.

Ce diable à quatre, etc.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTES, M. DESJARDINS.

DESJARDINS.

Qu'est-ce que c'est donc que cela? le tambour et des cris de joie?... voilà long-tems que ces bruits là n'avaient été de compagnie.

LA MÈRE THIERRY.

C'est bien vrai.... mais il faut tout dire.... ils chantent le nom d'Henry IV.

DESJARDINS.

D'Henri IV?

AIR: *Ah! mon dieu! qu'est-ce qu'on dira?*

Que ces chants sont imprudens!
Ignorent-ils dans ce village
Qu'on ne peut, sans accidens,
Parler de ce roi juste et sage?
Vanter, chérir sa bonté,
Sa valeur, sa loyauté;
Mais c'est vouloir être arrêté.

LA MÈRE THIERRY.

Si c'est là l'ordonnance,
Qu'on arrête toute la France.

(*On entend un roulement de tambour prolongé.*)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, CHOEUR DE JEUNES FILLES *traversant le théâtre et courant ensuite au* PÈRE LA FRANCE.

CHŒUR.

AIR *du Vaudeville du Pont des Arts.*

Courons vîte, courons vîte,
Je n'sais quel pressentiment
Dit à mon cœur qui palpite,
Qu' c'est le r'tour de mon amant.

DESJARDINS.

Quel tapage! quelle foule!

LA MÈRE THIERRY.

Les v'la partis comm' l'éclair.

GABRIELLE.

Pourquoi donc c'tambour qui roule?

LE PÈRE LA FRANCE, *sortant entre deux vins.*

Tout le monde est en l'air.

(*Il chancelle et tombe.*)

LES PÈRES ET MÈRES DU VILLAGE.

Courons vîte, courons vîte,
Je n'sais quel pressentiment
Dit à mon cœur qui palpite
Qu' c'est le r'tour de mon enfant.

SCENE XVII.

DESJARDINS, LA MÈRE THIERRY, GABRIELLE, LA FRANCE, LES PÈRES ET MÈRES DU VILLAGE, *retenus par* LUCAS *accourant, portant une touffe de lys.*

LUCAS.

Monsieur Desjardins? monsieur Desjardins? n'pleurez plus.... v'la votre fleur favorite.

DESJARDINS.

Un lys?... ah! mon ami, que je t'embrasse.

GABRIELLE.

Ah! mère Thierry, quel bonheur! c'est lui qui l'apporte le premier!

LA MÈRE THIERRY.

Embrasse-moi donc aussi.

DESJARDINS.

Mais, où as-tu donc fait cette bonne trouvaille là?

LUCAS.

Ah ! pardi, vous allez en voir ben d'autres.

DESJARDINS.

Comment bien d'autres ?

LUCAS.

Il y en a une forêt au bout de l'avenue.

LA MÈRE THIERRY.

Une forêt de lys ? allons, tu es fou.

LUCAS.

Oui ! si je suis fou, qu'est-ce qu'ils sont donc les autres qui reviennent ?

DESJARDINS.

Qui reviennent ?

LUCAS.

Sûrement, toute notre jeunesse.... c'est un train, un charivari.... ils parlent tous à la fois, ils vont, ils viennent, ils s'embrassent, ils pleurent à chaudes-larmes.... mon dieu ! sont-ils gais ? sont-ils gais ?

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, LA FRANCE, JULIEN, ÉDOUARD ET AUTRES JEUNES GENS DU VILLAGE, *tous portant le havresac sur le dos, un lys à la main, la cocarde blanche et un drapeau orné de fleurs de lys.*

TOUS LES JEUNES CONSCRITS *courant se jeter dans les bras de leurs parens.*

Mon père !... mon père !...

CHŒUR GÉNÉRAL.

Où peut-on être mieux (*bis.*)
Qu'au sein de sa famille ?
Je vous revois, jour précieux ;
Quel plaisir brille
Dans leurs yeux.

LES JEUNES GENS.

Le ciel enfin vient nous rendre à vos vœux.

LES PÈRES ET MÈRES.

Le ciel enfin vient les rendre à nos vœux.

DESJARDINS.

Ah ça! mais, est-ce un songe? dois-je en croire mes yeux? cette cocarde, ce drapeau?...

JULIEN.

Sont désormais les garans du bonheur de la France.

LA MÈRE THIERRY *effrayée.*

Chut.... plus bas, plus bas.

JULIEN.

Plus bas!

AIR : *On y va, on y va.* (vaudeville des filles à marier.)

Nos voix n'ont plus d'entraves,
Nos cœurs n'ont plus de frein ;
Nous cessons d'être esclaves,
Et renaissons enfin.

DESJARDINS.

Mais quelle Providence
Vient par ce bienfait là
Ressusciter la France ?

(*Des lettres de fleurs portées par cinq personnes se réunissent pour former le nom de* LOUIS.)

LES JEUNES GENS *le montrant.*

La voilà ! la voilà !

TOUS LES AUTRES.

Quoi ! cette Providence !

LES JEUNES GENS.

La voilà !

TOUS.

La voilà ! la voilà !

LA MÈRE THIERRY.

Mais par quel miracle....

ÉDOUARD.

Oh ! ce serait trop long à vous dire ; mais, tenez, tenez, lisez, et rendez grâces au ciel du bonheur qu'il vous envoie. (*Il leur donne des journaux.*)

LA MÈRE THIERRY, DESJARDINS, GABRIELLE, LA FRANCE.

Donnez, donnez.

LE PÈRE LA FRANCE, *prenant le journal.*

Ah ! j'oubliais que je ne sais pas lire, c'est-il du guignon.

JULIEN.

AIR : *De la Sentinelle.*

Vous y verrez que ce roi protecteur
Nous est rendu des mains de la victoire ;
Que toujours grand, c'est pour notre bonheur
Qu'il veut venger l'affront fait à sa gloire.
Quand nous rentrons dans nos foyers,
Par sa clémence paternelle,
Qu'il ait des palmes pour lauriers,
Qu'il ait nos cœurs pour boucliers,
L'honneur français pour sentinelle !

TOUS.

Qu'il ait des palmes, etc.

LE PÈRE LA FRANCE.

J'réponds que je ferai cette faction là sans me faire tirer l'oreille.

DESJARDINS.

AIR : *A soixante ans on ne doit pas remettre.*

Mes chers amis, quel bonheur pour la France!
Nous revoyons les lys et les Bourbons....
Sur l'heureux sol qui leur donna naissance,
Soignons-en bien les nobles rejetons.... (*bis.*)
Que ces beaux lys, chers à notre tendresse,
Soient replantés à l'ombre de la paix,
Et fécondés par des larmes d'ivresse,
Ils reprendront racine pour jamais.

LA MÈRE THIERRY, *après avoir lu.*

Qu'est-ce que je lis donc là ?... c'est-il possible ? quoi ! plus de conscription.

JULIEN.

Oui, mère Thierry, cela a été le premier mot de notre bon Roi.... plus de conscription ! mais qu'il ait jamais besoin de nos bras, il ne faudra pas de loi pour nous faire marcher.

LA MÈRE THIERRY.

Ah mon dieu ! combien le retour de c' bon prince va faire d'heureux !

ÉDOUARD.

Oh ! je vous en réponds.....

AIR : *L'hymen est un lien charmant.*

De ceux dont il brisa les fers,
Louis a formé son escorte ;
Et sur le vaisseau qui le porte
On lit : Repos à l'univers.
En approchant de cette plage,
L'espérance est son premier don ;
Dans les mains de tout l'équipage
Brille un lys du plus doux présage ;
La paix, le bonheur, le pardon,
Sont ses compagnons du voyage.

LUCAS.

Savez-vous si le cortége passera par Surêne ?

LA MÈRE THIERRY.

Ah ! ben oui, . . . j'n'aurons pas ce bonheur là.

GABRIELLE.

Queu dommage.... j'aurions été si heureuse de lui adresser le compliment d'usage.... car j'aurais été à la tête des filles du village, pas vrai, mon père.

DESJARDINS, *riant.*

Oh ! sans doute.... et qu'est-ce que tu lui aurais dit, à ce bon Roi...,.

GABRIELLE.

Pardi ! c'est ben difficile !...

DESJARDINS.

Oui, tu fais la brave, parce que tu ne le vois pas.... mais s'il était là, tu tremblerais comme la feuille.

GABRIELLE.

Bah ! est-ce qu'on tremble devant ce qu'on aime ? tenez, v'la c'que je lui aurions dit.

AIR : *Cœurs sensibles.*

Quand tu reprends ta couronne,
Ton héritage sacré,
Le nom que le cœur te donne,
C'est Louis le désiré ;
Puis te voyant sur le trône,
Chacun s'écriera charmé :
C'est Louis le bien aimé. (*bis.*)

TOUS.

En te voyant sur le trône, etc.

SCÈNE XIX ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, LE DOCTEUR, *apportant un lys.*

LE DOCTEUR, *accourant.*

AIR : *La victoire est à moi.*

La victoire est à moi ;
Voici la fleur si belle,
Qui doit de Gabrielle
Me mériter la foi ;
La victoire est à moi.

LUCAS.

Je me moque de toi.

DESJARDINS.

Je vous demande bien pardon, mon cher Docteur, mais vous arrivez un peu tard.

LE DOCTEUR.

Bah ! tard ?... pourquoi ça ?

DESJARDINS.

Parce que j'ai promis de donner ma fille au premier qui m'apporterait un lys, et Lucas a gagné tout le monde de vîtesse.

LUCAS.

Comment, vous aviez promis ?... et c'est moi qui.... Ah ! pour le coup, c'est trop de bonheur dans un jour.

LE DOCTEUR.

Il a gagné tout le monde de vîtesse, et on prétendait qu'il ne pourrait pas marcher. Enfin, puisqu'il a eu la primauté du lys, qu'il épouse sa Pénélope.

LUCAS.

Qu'est-ce que c'est que ça, Pénélope? c'est mamselle Gabrielle que je veux.

DESJARDINS.

Oui, mon ami, et je te la donne; tu es bon, honnête, laborieux, tu as rempli les conditions que j'exigeais; je te donne ma fille.... si pourtant ta mère y consent, et que cela ne fasse pas trop de peine à Gabrielle.

LA MÈRE THIERRY, GABRIELLE.

Ben au contraire.

DESJARDINS.

Eh bien! Lucas, viens embrasser ton père, et nous, mère Thierry....

LA MÈRE THIERRY *se laissant embrasser.*

De tout mon cœur; mais queu bonheur! queu bonheur! je n'savons pas si j'dors ou si j'veille.... j'sis d'une joie!

JULIEN.

Hé bien, c'est tout comme à Paris, on n'entend crier partout que vive François, vive Guillaume! vive Alexandre! vivent les Bourbons!

LA MÈRE THIERRY.

Par exemple, on peut ben dire c'tannée que l'mauvais tems a fini avec mars.

GABRIELLE.

C'est tout simple ça, mère Thierry, est-ce que les beaux jours ne r'viennent pas avec l'printems?

VAUDEVILLE.

AIR: *Un soldat par un coup funeste.* (ou) *Vive Henri, vive Henri.*

LA MÈRE THIERRY.

De nos bois le nouveau feuillage,
Des airs le souffle carressant,
Des oiseaux le brillant ramage,
Des fleurs le parfum renaissant,
Le ciel qui s'épure,
Les cœurs d'amour épanouis,
Tout semble enfin chanter dans la nature,
Vive le roi! vive Louis!

DESJARDINS.

Le fils rentre dans sa famille,
Le prisonnier sort de ses fers,
Le bon père établit sa fille,
Le commerçant parcourt les mers,
Les vieillards s'égayent,
Et déjà par l'exemple instruits,
Dès le berceau tous les enfans bégayent
Vive le roi! vive Louis!

ÉDOUARD.

Princes qui, par votre vaillance,
Nous forciez à vous estimer,
Aujourd'hui par votre clémence,
Vous nous forcez à vous aimer;
Qu'un long bonheur vienne
Couronner des faits inouis;
Naisse la paix! meure à jamais la haine!
Vive le roi! vive Louis!

LE DOCTEUR.

Ce bon roi dont le nom enflamme
Et ses sujets et ses égaux,
Sera le médecin de l'âme,
Dont il va calmer tous les maux.
L'éclat de ses cures
Charmera les yeux éblouis,
Et tous les cœurs, guéris de leurs blessures,
Vont s'écrier : vive Louis !
Vive le roi ! vive Louis !

LUCAS.

Com' je n'suis pas des plus solides,
Partant pour la guerre à mon tour,
Je me voyais aux invalides
Un pied à terre à mon retour.
C' n'est pas moi qui brûle
D'perdre les jambes dont je jouis ;
Et l'on a beau nous dorer la pillule,
J'aim' mieux chanter : vive Louis !
Vive le roi ! vive Louis !

GABRIELLE, *au public.*

Sans qu'un ordre nous y contraigue,
Nous chantons enfin cette fois,
L'amour d'un légitime règne,
La douceur de ses saintes loix.
Que vos chants s'unissent
A ceux de nos cœurs réjouis !
Et jusqu'aux cieux que ces cris retentissent :
Vive le roi ! vive Louis !

FIN.

PQ
2218
D73R4

Désaugiers, Marc Antoine
Madeleine
Le retour des lys

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY